



André Gide
Incidences

IL EST TRÈS DIFFICILE de parler de ce livre exquis. De courts articles, des notes y sont réunis. Tel tableau, en quelques lignes, est achevé. Et je ne sais pourquoi il fait comprendre à ce point qu'il est achevé : la fermeté du dessin peut-être, ou le choix des traits, dont nous sentons qu'il est un choix. Certaines pages écrites à Brousse sont étonnantes. Quoique des scènes vues y soient transcrites sur-le-champ, le nom de croquis ne leur convient guère. Il y a dans leur perfection quelque chose d'arrêté et de concerté :

« Comme je m'en revenais du bazar, je vis, ce matin-là, dans l'étroite rue qui fuit au loin vers la montagne, deux mulets chargés de neige ; elle avait été recueillie sur l'Olympe ; une étoffe de laine l'enveloppait à demi, la soutenait et la préservait du contact pénétrant des cordages ; de chaque côté du mulet, on aurait dit un bloc de marbre. »

Ici tout est vu à travers une sensibilité et une intelligence. De là cette netteté émouvante, ce relief, cet accent. Pour ceux qui ont traversé des paysages pareils à ceux que M. Gide décrit, telle phrase est une inspiration. Ecoutez-le encore :

« De grands labours s'étendent, jusqu'au pied de ces étranges sursauts rocheux, qui, de loin en loin, crèvent la terre par surprise, sortes de citadelles grises, baroques, que verdit un peu le lichen et que tapisse aux endroits plans un gazon ras. La terre est cultivée, mais où sont les cultivateurs ? Aussi loin qu'on peut voir, et depuis assez longtemps, plus un être, plus un village, plus même une tente isolée. »

La terre est cultivée, mais où sont les cultivateurs ? Pourquoi cette phrase, ou ce verset, évoque-t-il tant de mélancoliques paysages ? Ce sont, au Maroc, les grands plateaux au sud de Settat. C'est, en Syrie, la plaine de lave qui s'étend au pied du Hauran. Rien ne donne une impression plus poignante que ces étendues où le blé témoigne de l'homme, mais dont l'homme est absent. Ces champs ophélins, cette attestation d'une présence invisible, ces nappes d'épis désolés comme la mer, ces suggestions contrariées ont je ne sais quoi de triste que tous les voyageurs reconnaîtront.

Cette vue aiguë et cette information du tableau par la pensée sont proprement la

critique. On ne s'étonnera donc point que M. Gide la range parmi les arts du dessin. Il a écrit à ce sujet une phrase magnifique.

« Le grand instrument de culture, dit-il, c'est le dessin, non la musique. Celle-ci déséprend chacun de soi-même ; elle l'épanouit vaguement. Le dessin, au contraire, exalte le particulier, il précise ; par lui triomphe la critique. La critique est à la base de tout art. »

Une telle maxime explique l'étonnante beauté de certains portraits qu'on trouvera dans ce livre : celui de Proust, celui de Paul Valéry. Celui de Proust est fait de trois ou quatre traits seulement, mais tracés si juste, et si caractéristiques par eux-mêmes, que l'homme apparaît. C'est d'abord la faculté de voir, d'un regard naturellement subtil et attentif, tout ce détail du monde et de soi-même que le commun ne distingue pas ; et en nous le montrant, il nous le donne, si bien que la substance des livres de Proust semble venir de notre propre passé. C'est ensuite un art d'écrivain si prestigieux, qu'il trouve avec une souplesse et une variété déconcertantes la forme exacte dont il a besoin. C'est, en troisième lieu, le soin de diviser les choses sans les déchirer. « Il ne se tient pour satisfait que s'il nous montre, avec la fleur, la tige, puis même le délicat cheveu racmier. Quels curieux livres ! On y pénètre comme dans une forêt enchantée ; dès les premières pages, on s'y perd et l'on est heureux de s'y perdre : on ne sait bientôt plus par où l'on est entré ni à quelle distance on se trouve de la lièsière... » On s'y perd, mais on y retrouve toute la vie. Il n'y a aucune intrigue, et les personnages nous deviennent aussi familiers que ceux de *La Comédie Humaine*. Chaque page a sa fin en elle-même, se suffit et n'a d'autre raison que sa propre beauté ; et par un dernier paradoxe, ce livre immobile, ce livre de loisir et qui en exige, a pour objet la fuite du temps : « Echappé de la vie, il ne se détourne pas de la vie ; penché sur elle, il la contemple, ou plutôt il contemple en lui son reflet. »

Nous sommes bien loin d'avoir épuisé le livre de M. Gide. Tantôt c'est une scène étonnante de vie, comme le récit de la visite que lui fit un Allemand en 1904 ; tantôt c'est une critique si précise et si nette, qu'elle démonte d'un seul coup de poinçon tout un système. Avec beaucoup d'admiration pour Barrès, M. Gide montre tout de même, avec une sûreté impitoyable, le postulat qui est au fond de toute la théorie : à savoir que l'animal ou la plante ne prospère nulle part aussi bien que dans son lieu d'origine. Or, ce postulat, en histoire naturelle, est certainement faux. Je pensais, en lisant ces lignes, aux prodigieux troupeaux de l'Argentine. Ils descendent de quelques malheureux animaux abandonnés par les aventuriers espagnols, dans un pays où le bœuf et le cheval étaient inconnus, et qui s'est trouvé être le lieu du monde le plus favorable pour eux.

7

Les Annales

Henry Bridou

6 juillet 1924